

ABDERRAHMANE KHELIFA,

«On a diabolisé l'Antiquité

Il ne faut pas se fier aux apparences, Abderrahmane Khelifa n'a rien du jeune cadre dynamique ! Et son «ramage» est bien plus prenant, instructif parce qu'il a ce don qui lui permet de capter l'attention de l'assistance en conférence-débat et ce pouvoir communicant qui vous fait plus qu'adhérer au thème qu'il développe, l'aimer ! Volubile, il ne craint pas la contradiction ou d'entrer de plain-pied dans le débat. A l'évidence il ne faut pas chercher loin pour comprendre que c'est un passionné de son domaine de prédilection : l'histoire, l'archéologie si rébarbative par son aspect rugueux au profane

et même au plus averti. La foule ne se bouscule pas au portillon de sombres musées aux secrets difficiles à percer. Et c'est justement ce qui motive Abderrahmane Khelifa qui a consacré sa carrière à l'étude de l'histoire ancienne de l'Algérie, c'est-à-dire l'Antiquité, une histoire vieille de deux millions d'années. Et le secret de sa totale implication n'est pas à chercher dans un curriculum vitae qui en impose mais sans doute dans sa quête de nos origines qui est aussi la nôtre par ailleurs ! Dans cet entretien au Soir d'Algérie, que de sujets sensibles abordés sans tabou au risque de froisser le «politi-

cally correct» et autres gardiens du temple. «On a diabolisé la période antique et l'on a considéré les objets de musée comme étant des œuvres diaboliques», dit-il, soulignant toutefois que «dès 1928, Moubarek El Mili suivi de Abderrahmane El Djilali ont intégré l'Antiquité à notre histoire». Mais faut-il tirer le diable par la queue et proposer un colloque sur Koceïla ou la Kahina, héros de notre histoire — sans risquer de donner du grain à moudre à des islamistes en mal de justifications ainsi que le montrent les récents événements survenus à Baghaï avec l'incendie de la statue de cette même Kahina ?

Le Soir d'Algérie : Vous êtes visible-ment de toutes les batailles en matière d'histoire, surtout si l'on en juge par votre présence régulière et assidue aux colloques et séminaires et bien sûr vos communications. Question liminaire : qu'est-ce qui fait «courir» Abderrahmane Khelifa ?

Abderrahmane Khelifa : Oui, j'essaie d'assister à tous les colloques qui ont trait à l'histoire de l'Algérie car il est important d'apporter une contribution, aussi modeste soit-elle, à la connaissance de notre histoire. Vous parlez de bataille, effectivement car il y a différentes écoles, pas seulement de méthode mais idéologique aussi.

De quels armes ou outils disposez-vous pour une approche fructueuse dans vos écrits ou interventions dans les débats auxquels vous êtes convié ?

Les seules armes dont dispose l'historien sont les sources, les archives et les études. Mais ces sources ne sont pas à exploiter sans discernement car ceux qui ont écrit en leur temps avaient aussi leur parti pris. Donc il faut que l'historien puisse interpréter de la façon la plus objective si tant est qu'il peut atteindre l'objectivité.

Archéologue averti, les fouilles et les explorations des chercheurs algériens ont-elles dépassé ou apporté du nouveau par rapport aux legs de vos prédécesseurs européens et français en particulier ?



Aberrahmane Khelifa.

Je pense aux fouilles préhistoriques de Tin Anakaten et El Mankhour dans les Tassili, de Aïn el Hanech près d'El Eulma, de Gueldamane dans la Soummam, de Taza, etc. Pour l'Antiquité, Tipasa, Cherchell, Sétif, Lambèse, les Djeddars... Pour la période musulmane, la Qal'a des Béni Hammad, Agadir-Tlemcen, Honaïne, Tihert sans compter les fouilles entreprises par l'université d'Alger et dont on attend les publications car la fouille ne vaut rien si la publication ne suit pas.

Archéologie

«Elle est essentielle pour les pays d'Afrique du Nord dont le sol renferme des milliers de documents non exploités, utiles pour l'écriture de l'histoire.»

Il est clair que l'archéologie est devenue une science à part et non plus une science auxiliaire de l'histoire. Elle est essentielle pour des pays comme ceux de l'Afrique du Nord car le sol renferme des milliers de documents non exploités qui peuvent apporter une nouvelle écriture de l'histoire. Je pense aux différentes inscriptions qu'elles soient libyques, latines ou arabes qui apportent des éclairages nouveaux pour l'écriture de notre histoire ou encore aux monnaies trouvées çà et là et qui quelquefois sont vendues clandestinement sur les sites-mêmes et qui nous privent de notre histoire.

Voulez-vous nous citer quelques exemples de vos découvertes ou de celles des archéologues algériens ?

Vous savez, depuis l'indépendance, il y a eu des fouilles entreprises par des archéologues algériens qui ont enrichi notre histoire.

Longtemps utilisé dans la datation de matériaux de l'Antiquité, le carbone 14 est-il supplanté par de nouvelles technologies ?

Oui, il n'y a pas que le carbone 14. L'archéologie a évolué avec les techniques nouvelles qui facilitent les problèmes de datation, la composante des matériaux de céramique, la télédétection, le GPS, la numérisation, les drones, les mesures de variations thermiques, etc. Mais l'interprétation humaine demeure essentielle car l'homme a l'intelligence de relier les faits et leur donner un sens.

Domaine réservé aux spécialistes, l'Antiquité gagnerait-elle à être plus accessible au grand public, notamment à travers les musées qui donnent toujours l'impression d'être des antichambres de mystères difficiles à percer ? Ne plus demeurer le parent pauvre de l'activité culturelle ?

Le problème est que depuis l'indépendance on a considéré que l'histoire de l'Antiquité comme étrangère à notre pays. Pourtant, dès 1928, Moubarak El Mili avait intégré l'Antiquité à notre histoire, suivi par Abderrahmane el Djilali. Mais les générations suivantes ont fait leurs thèses colonialistes qui disaient que la France était la succession de Rome. Aussi, on s'est méfié de cette partie intégrante de notre histoire. On a diabolisé la période antique et l'on a considéré les objets de musée comme étant des œuvres diaboliques. Remarquez, la période musulmane n'est pas mieux lotie. L'archéologie est le parent pauvre de la culture. D'ailleurs prenez l'organigramme du ministère, il n'y a pas de sous-direction de l'archéologie.

Combien d'écoles ont visité les musées ? On prétexte alors des problèmes d'assurance. Alors prenez le cas du parc de la Liberté et vous verrez que l'école est mitoyenne du Musée national des antiquités. Celui-ci est vide. On considère que les sculptures, les stèles ne font pas partie de notre culture. Il suffit d'écouter les rares enseignants qui guident leurs élèves dans les musées ou dans les sites

Antiquité

«Depuis l'indépendance on a considéré l'Antiquité comme étrangère à notre pays.»

archéologiques comme Tipasa, Djemila ou Timgad... On doit assumer l'ensemble de notre histoire et de notre patrimoine. C'est un héritage riche qu'on ne doit pas délaisser. Beaucoup de hauts responsables ont manifesté leur mécontentement quand nous avons fait un colloque

**Entretien réalisé par
Brahim Taouchichet**

sur saint Augustin. Pourquoi ? Il fait partie de notre héritage. Il est un enfant de Thagaste (Souk Ahras).

Aberrahmane Khelifa se considère-t-il plutôt archéologue qu'historien ou les deux à la fois dans la mesure où ces deux disciplines sont compatibles ou complémentaires ?

J'ai fait une licence d'histoire et j'ai eu la chance de participer à des fouilles pendant mes études (Tébessa, Cherchell, Tipasa). J'ai fait de la prospection archéologique dans la région des Aurès, de Cherchell puis par la suite dans les Traras dans la région de Tlemcen. Quand j'ai passé ma thèse de doctorat à Aix-en-Provence c'était dans la discipline histoire et archéologie dans la mesure où mon sujet de thèse — «Contribution à l'étude des villes médiévales du Maghreb central, Honaïne et son terroir» — était à la fois historique dans la mesure où j'avais étudié tous les textes relatifs à Honaïne et sa région depuis la Préhistoire à la période contemporaine. De plus je présentais les fouilles que j'avais effectuées pendant une dizaine d'années à raison d'un mois de fouilles par an. J'ai ainsi mis au jour tout un quartier de maisons avec leurs ruelles, le tout-à-l'égout, les décors, salles, puits, tels que décrits par Léon l'Africain, de son vrai nom Mohamed Hassan el Ouazzan.

En matière d'écriture de l'histoire, l'on observera que vous privilégiez le Beau-Livre, un genre éditorial plus proche de la monographie. En quoi ce choix ne contredit-il pas la pertinence de l'historien ?

Ce n'est pas un hasard. Je mets volontairement des photos pour illustrer mes textes pour dire aussi que nous avons des preuves matérielles de notre histoire et qu'elles sont (malheureusement) en voie de disparaître du fait de l'ignorance des hommes. Il me serait plus facile de faire du texte seulement mais je veux montrer les potentialités archéologiques de notre pays. Je me suis investi dans

l'histoire des villes pour montrer que chaque ville remonte à la plus grande Antiquité avec un continuum très riche. Prenez les cas d'Alger, Constantine, Tébessa. Annaba Tlemcen, le M'zab. Ce sont autant d'histoires locales qui recourent la grande histoire de notre pays.